

"Libido Sciendi" et rêverie bachelardienne sur 'Les origines du langage',

(lors de l'Université européenne d'été 'Transversalité, Interdisciplinarité, Université de Nantes 2004)

par François Texier

<francois.texier@univ-nantes.fr>

Plutôt que d'adopter un style dialectique, celui avec lequel on s'exprime habituellement dans le domaine scientifique, nous avons tenter de "raconter" cette université, de coucher quelque souvenir sur le papier, afin de faire une sorte de "négatif" (au sens photographique du terme) de ces rencontres.

Depuis Septembre 2002, l'Université de Nantes organise des Universités Européennes d'Eté interdisciplinaires dont l'objectif est de reconsidérer "30 ans après le colloque de Royaumont, l'unité de L'Homme, dans un contexte mondial où le destin commun de l'humanité affronte un avenir chargé de menaces." Ces dernières années ont été marquées par de vifs débats sur le vivant, en témoigne la passion qui anime la question du statut de l'embryon par exemple. Ainsi, de nombreuses évolutions scientifiques et technologiques (dont celles faites en génétique) bousculent nos représentations de l'Homme de sorte qu'il devient de plus en plus difficile de définir ce que serait l'identité humaine. Les Universités Européennes d'Eté tenues à Nantes depuis 2002 avaient pour ambition d'explorer les liens entre le langage et l'identité humaine.

Nous avons tenté, à deux reprises, de rédiger un petit journal appelé "Libido Sciendi" dont l'objectif était de proposer les réactions que les conférences suscitaient. Ce journal a toujours été alimenté de synthèses plus ou moins personnalisées. Cependant, force est de constater qu'une fois les rencontres scientifiques passées, l'ébullition retombe, les idées se dispersent laissant place à un insaisissable objet. Je l'appelle *objet* car je ne parviens pas à déterminer s'il s'agit :

- de connaissances
- de savoirs
- de passions
- de rêveries
- ...

Finalement, c'est peut-être la rêverie bachelardienne qui définirait le mieux ce qui semble se passer lors de ces rencontres. D'ailleurs, le recours systématique aux métaphores pour en parler témoigne de la "non-formalisation" de la pensée. On parle de *ponts*, de *voies nouvelles*, de *perspectives*, de *tissage* entre les connaissances (*complexus* : tissé avec, tissé ensemble) ... On saisit des choses par bribes entre lesquelles il faut imaginer un lien. Imaginer, cela ne veut pas dire inventer des choses farfelues, mais voyager dans un océan d'inconnus. Autant de chemins dont il semble impossible d'établir la carte. Comment ne pas se perdre dans ces entrelacs ? Quel est le sens de ces cérémonies ?

Tout d'abord, il faut noter que la connaissance transdisciplinaire vise deux finalités complémentaires et, à notre sens, indivisibles :

- la formation d'un esprit humaniste ;
- la quête d'une pertinence épistémologique.

En ce sens, on serait tenté d'espérer que la transdisciplinarité serait le gage d'un esprit de responsabilité et de prudence face aux grands changements. Elle serait garante d'une éthique, pour reprendre le dernier ouvrage d'Egar Morin. Dérisoire mur de sable sur l'estran, comment pourrait-elle résister aux flux et reflux du quotidien ? L'apport épistémologique de ces universités semble ainsi avoir beaucoup de difficulté à se solidifier.

Mes idées ne sont jamais que des graines dont la croissance cesse systématiquement au stade du "germe", de la "pousse". Elles sont ainsi translucides, informes et souvent irrévérencieuses face aux canons scientifiques. Je suis un germe en léthargie ou pour parler sérieusement, je dirai que ma pensée (scientifique) est en état de latence. Les écrits que j'avance ne sont que des bégaiements souvent incompréhensibles... Comme résultat pour une université européenne sur le langage, on aurait pu espérer mieux !

Néanmoins, si ces idées ne sont pas formalisées, on peut essayer d'en écrire l'intuition, tenter un tableau flou. Il est habituellement admis que le flou peut être artistique, pourquoi ne pas tenter de soutenir qu'il puisse être aussi, dans une certaine mesure, scientifique ? Ainsi plutôt que d'adopter un style dialectique, celui avec lequel on s'exprime habituellement dans le domaine scientifique, nous avons tenter de "raconter" cette université, de coucher quelque souvenir sur le papier, afin de faire une sorte de "négatif" (au sens photographique du terme) de ces rencontres.

Cette Université Européenne d'Eté a tout d'abord débuté par un exposé de François Resche (Président de l'Université de Nantes, faculté de médecine) sur la morphogenèse de l'appareil phonatoire de l'Homme. Cependant, l'apparition du langage n'est pas seulement liée à la morphologie de cet appareil - le développement de l'encéphale qui, en moins de 3 millions d'années, a doublé de volume, a joué un rôle très important. Par ailleurs, la croissance du *néo-cérébellum* (partie la plus récente du cervelet) a joué un rôle important dans la mesure où elle a permis d'assurer le contrôle du mouvement volontaire, donc de la phonation.

Il ne s'agit pas, dans cette partie, de refaire l'exposé de François Resche car, bien évidemment, je n'en ai pas les compétences, mais de mettre l'accent sur le parallélisme entre le développement cérébral et les évolutions morphologiques de l'appareil phonatoire. En effet, il me semble qu'au niveau de la définition de l'identité de l'homme, psychologie et morphologie sont indissociables. En ce sens, envisager conjointement développement des potentialités intellectuelles, et développement des potentialités anatomiques, semble d'un intérêt notoire.

Dans les domaines scientifiques, on a souvent tendance à expliquer la réalité par des facteurs et des modèles que l'on connaît (après tout, comment pourrait-on faire autrement ?). Or, considérer que l'évolution (biologique) de l'Homme est un élément commun à tous les hommes, c'est adopter un critère important pour penser l'unité de l'Homme. Autrement dit, l'identité de l'Homme ne serait pas seulement un état, une photographie d'ensemble de caractéristiques, mais aussi le partage d'un processus d'évolution génétique et morphologique : le partage d'une histoire commune. En ce sens, il y aurait une diversité des évolutions (en tant que résultats) mais unicité de l'évolution (en tant que processus).

Le langage peut être défini comme une fonction qui, au sein d'une même espèce, permet aux individus de communiquer entre eux : unicité du langage mais diversité des langues. Certains gestes ont une valeur universelle (lever les bras en signe de victoire), d'autres, au contraire, vont avoir une signification très différente suivant les ethnies (tirer la langue). Devant la multiplicité des significations des signes de langage, se pose la question de la diversité et de son rapport avec l'identité humaine. En effet, cette diversité est souvent présentée soit comme un *ad unum* (une richesse dans une perspective humaniste), soit comme un parasite (dans une perspective xénophobe). Cependant, ne pourrait-on pas la considérer pour ce qu'elle est : une caractéristique intrinsèque de la nature humaine. Considérer la diversité pour ce qu'elle apporte, cela revient, quelque part, à adopter une conception utilitariste de la diversité. Est-ce satisfaisant ?

En plus d'une réflexion globale sur le langage et l'identité humaine, cette université a fait émerger des sortes "d'épi-questionnements". Par exemple, sur mon calepin, j'ai relevé cette citation de Descartes (évoquée par François Resche) : « le langage est le seul signe certain d'une pensée latente dans le corps ». On voit bien que cette citation est très importante, forte, presque prometteuse. A propos de celui qui ne communique pas, je me demandais, "dans sa prison de chair et de peau, à quoi pense-t-il ?" Cette formulation montre ce que ces universités pluridisciplinaires peuvent apporter,

savoir redécouvrir des problématiques sous un nouvel angle. En ce sens, il y aurait à travailler de façon plus approfondie sur ces "épi-questionnements", même si leur formulation n'est pas toujours très aisée, car ils sont peut-être le témoignage de l'émergence de nouvelles problématiques, voire de nouveaux paradigmes.

L'intérêt de ces universités est peut-être surtout d'amener à s'interroger sur les conceptions ou plus exactement, les représentations (au sens bachelardien du terme) que nous nous faisons de notre propre humanité. Nous avons besoin de nous savoir humain, cela semble vital dans notre identité. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles nous avons toujours tendance à chercher ce qui nous distingue des animaux (en particulier des primates) plutôt que les éléments convergents. En matière d'anthropologie évolutionniste (ou évolutionnaire), Pascal Picq a montré comment les représentations étaient profondément ancrées dans l'imaginaire collectif, et à quel point il est difficile de toucher à celles que l'Homme se fait de sa propre histoire. Cette dimension anthropologique de la connaissance semble ainsi être à la fois un moteur de recherche (nous avons faim de connaître nos origines) mais aussi un frein, plus exactement un obstacle épistémologique, à cette recherche (nous ne voulons pas avaler n'importe quoi).

On ne peut parler d'unité de l'Homme sans parler de diversité et, réciproquement, on ne peut parler de diversité sans parler d'unité. A ce titre, Massimo Piattelli-Palmarini propose d'explorer la notion d'invariant pour identifier ce que pourrait être l'unité de l'Homme. En matière de jugement moral, Massimo Piattelli-Palmarini montre que si les justifications des jugements moraux, et les jugements eux-mêmes, varient selon les cultures, en revanche la notion-même de "jugement moral" se retrouverait partout. Autrement dit, toutes les cultures disposeraient et développeraient des jugements moraux destinés à garantir la survie du groupe. Pour comprendre l'importance de l'invariant culturel lié au jugement moral, il suffit de se demander "que se passerait-il si le jugement moral n'était pas une caractéristique partagée par tous les hommes" ? L'idée même d'humanité ne serait pas possible.

Après avoir étudié les éléments de la genèse du langage dans l'histoire de l'humanité, on peut aussi se demander ce qu'il en est au niveau de l'histoire de l'individu. C'est en ce sens que l'on peut redécouvrir l'exposé de Roger Lécuyer. Tout d'abord, rappelons que la psychologie piagétienne met le bébé dans une position de "chercheur". En effet, pour Piaget, l'enfant, grâce à la sensori-motricité, peut transformer son environnement comme le ferait un chercheur essayant de comprendre les phénomènes. Cependant, pour que le développement sensori-moteur puisse s'effectuer, il faut que la vision du bébé soit déjà suffisamment développée. Dans ces conditions, comprendre la vision du bébé devient fondamentale pour comprendre le développement psycho-cognitif. Que voit le bébé ? Que regarde-t-il ?

L'intérêt de l'exposé de Lécuyer est de présenter les manifestations de la pensée du bébé, avant le langage. Rappelons, qu'au début de cette université d'été, François Resche évoquait Descartes pour qui, je répète, "le langage est le signe manifeste d'une pensée latente dans le corps". Il m'a semblé que la recherche des manifestations de la pensée chez l'enfant avait quelque chose de passionnant. D'ailleurs les sollicitations des adultes sont souvent très attendrissantes (regarde ! regarde !). Les adultes jouent avec la perception visuelle de l'enfant (qui ne connaît pas le jeu du "caché-coucou").

La recherche des manifestations de la pensée et du langage s'avère donc passionnante car elle nous renvoie directement à notre propre vécu. Cependant, la genèse de la pensée reste méconnue pour les scientifiques. En effet, ceux qui pourraient en témoigner (les bébés) n'ont pas encore le langage, ceux qui ont le langage n'ont plus le souvenir de l'expérience d'apprentissage. Pourtant, l'apprentissage a manifestement eu lieu (sinon nous n'aurions pas le langage) mais nous n'en gardons aucun souvenir. La genèse de la pensée, c'est la promesse de la communication langagière, c'est la possibilité d'accéder à une identité propre : un individu à la fois semblable et différent.

Pour terminer, on peut s'interroger sur l'importance du langage dans le récit. Lucienne Strivay s'intéresse à juste titre aux facultés qu'ont les "enfants sauvages" de raconter leur histoire. Elle montre que si les histoires d'enfants sauvages sont nombreuses, les récits sont souvent incomplets, imprécis,

voir mythiques. En effet, les sujets "enfants sauvages" sont rarement capables de raconter eux-mêmes leur propre histoire. Ainsi, les récits sont rares et souvent de "seconde main". Cet exposé permet de voir sous un autre angle l'importance de l'histoire et de la socialisation du récit biographique dans la construction identitaire. Cela montre, par l'absence, l'importance du récit, pratique spontanée et quotidienne.

Le langage serait à la fois ce qui unit et sépare les hommes. C'est bien parce que l'on peut communiquer que l'on peut, à la fois, s'identifier à autrui et se différencier de lui. Si l'identité de l'Homme existe, on ne voit pas pourquoi elle échapperait au mécanisme de construction identitaire (identification/différenciation) par lequel toute identité semble se construire. Le langage serait ainsi le moyen qui permettrait à chacun de construire et d'exprimer son unicité, mais aussi le moyen de communiquer pour construire et partager une identité commune : une unité.

Par ailleurs, le langage semble avoir des fonctions paradoxales : la fonction d'affichage et la fonction de communication. Dans certaines circonstances, le langage ne sert qu'à donner des informations. Lorsque qu'une personne en péril crie "au secours", elle n'a nul autre objectif que de communiquer sa détresse et d'obtenir de l'aide. Dans d'autres circonstances, on peut considérer que c'est la fonction phatique du langage qui est essentielle. Le serveur qui m'a apporté mon café à midi m'a parlé au moins deux minutes du temps estival qu'il faisait. S'il m'avait apporté mon café sans dire un mot, j'aurais été très gêné. Autrement dit, la présence physique d'autrui nécessite une médiation pour entrer dans l'univers symbolique de l'autre tout en ne s'imposant pas. A ce titre, on sait comment le "non-langage", l'ignorance délibérée de l'autre, constitue une violence symbolique extrêmement forte. Ne pas communiquer avec autrui, cela revient, dans certain cas, à nier son existence. Quelle n'est pas la souffrance des personnes invalides à qui l'on fait la toilette sans leur adresser ni parole, ni mimique. Le non-langage est, en ce sens, une négation totale d'autrui. Le non-langage est inhumain.

La fonction phatique du langage pose d'autres questions. Est-ce qu'une société dans laquelle on ne pourrait plus s'afficher (et si possible, se raconter) serait viable ? On parle de société de la communication, mais il semblerait que cette communication soit souvent réduite à ses aspects utilitaires, voire utilitaristes. Si les opportunités de s'afficher sont aujourd'hui techniquement plus nombreuses, rien ne permet d'affirmer qu'elles le soient d'un point de vue social. Il ne suffit pas d'émettre des messages, encore faut-il qu'il y ait des récepteurs. Certes, vous pouvez envoyer des courriels, des SMS, des lettres (la poste existe encore), à ceux qui exercent responsabilité et pouvoir sur vous, mais ce n'est pas pour autant que vous communiquerez avec eux. Ceux qui se targuent d'être à l'écoute, sont taxés d'être sourds dès qu'ils laissent la parole à ceux qui (se) manifestent. On pourrait d'ailleurs penser que l'écoute est devenue le meilleur moyen de faire taire la contestation. L'écoute apaise, flatte, instaure la confiance et la paix sociale. Si l'on force le trait, on peut penser que, dans certains cas, l'écoute permet de forcer le consentement à la soumission. Si cette stratégie a sans doute montré son efficacité, il est à craindre qu'elle devienne explosive sur le long terme. Si l'indifférence à la parole de l'autre se substitue à la censure, il y a fort à parier que la liberté d'expression aura perdu bien plus qu'elle n'aura gagné. Contourner la censure, on savait faire. Contourner l'indifférence d'autrui, c'est beaucoup plus difficile. Encourager l'expression de chacun tout en entretenant son propre autisme, telle est probablement la formule de l'implosion sociale, implosion dont on a, à notre sens, tort de sous-estimer la puissance.